

Bernard Lavilliers

Le chantre des ghettos

Michèle DOKAN

ET Bernard Lavilliers est tombé. Là, comme ça, sous nos yeux, et au début on croyait que c'était un jeu de scène. Epuisé par des nuits de veille en répétitions et surtout par deux séances continues le 11 novembre, le roc s'est effondré au beau milieu de la scène.

Mais le boxeur a eu vite fait de se reprendre. Cinq minutes plus tard, il revenait et terminait son show. Moralité de l'histoire : la séance de dimanche après-midi 15 novembre est annulée.

Devant une salle archi-comble, sanglé de cuir noir à la Hallyday, entre parlé et chanté à la Ferré, dans de somptueuses lumières en noir et blanc signées Jean-Pierre Cozyms, encadré par sept musiciens d'acier et trois choristes, Lavilliers, entre colère et tendresse, a comme d'habitude subjugué son public. Une foule assez jeune qui n'a pas peur des paradoxes puisqu'elle n'hésite pas à danser sur les hargnes de Lavilliers, emportée par ses rythmes de reggae, de salsa, de rock et même de rockabilly.

Lavilliers chante tous les ghettos (Pigalle, Kingston, New York, Saint-Etienne...), les faux eldorados et s'empare de tous les faits de société pour les mettre en musique. Il y croit et il fait corps avec ce qu'il écrit. Il ne lui manque que le petit clin d'œil qui de temps en temps donnerait l'impression qu'il observe avec le recul nécessaire.

Restent de très beaux moments (« Pigalle la Blanche », « Capoiéra », « Attention fragile », « Nightbird » et « Betty ». Une superbe chanson sur les prisons pour laquelle il s'accompagne d'une seule guitare). Et cet hommage magnifique rendu à Boris Vian dont il dit remarquablement : « J'veux pas crever ».

13 novembre 1981

CINEMA/SPECTACLES

Bernard Lavilliers au Palais des Sports

La revue de presse de Bernard Lavilliers...

quotidien de Paris

Bernard Lavilliers chante, et même très bien et il parle aussi, beaucoup et de tout, non pas du temps qui passe mais du Salyador, de la police, de Boris Vian, des QHS... Pour ne perdre aucun de ses messages, dépêchez-vous : il est au Palais des Sports jusqu'au 18 novembre seulement.

BERNARD LAVILLIERS est un garçon intelligent ; un chanteur à voix (belle et large) ; une vraie idole. Il est sexy et il le sait ; il est star et ça lui plaît. Né pauvre, il a fait de sa condition de paumé un des moteurs de son personnage public : un personnage attachant et rebelle dont on connaît la bonne tête de rocker clean, de zonard récupéré, d'apôtre éclairé et agressif. Il respecte son public, d'un doigt le fait taire, et d'une simple œillade sait mettre la France debout à ses pieds. Tous les soirs, sous une cataracte de sons parfaits et sous une nuée d'éclairages diluviens, magnifiques et inutiles, il mate les foules adolescentes en crise : le triomphe dépasse les données. Première question : à quoi sert une critique du show Lavilliers ? Deuxième question : Lavilliers est-il, comme on le lui reproche toujours, démagog ?

La seconde réponse est oui. Oui, Bernard Lavilliers ne se contente en effet pas de faire miroiter, via des mots-musique qui sont autant de tapis volants, des Eldorados modernes où les sorciers vous guérissent grâce à leur seule pensée et où les drogues, sauvages, vous sauvent de vous-mêmes. Entre salsa et reggae, il parle ! Il interpelle ceux qui ne paient jamais leurs places et félicite ceux qui sont entrés en fraude (avec le service d'ordre qui ceinture le Palais, ils ne doivent pas être nombreux mais ça ne fait rien, c'est drôle), il raconte aussi de belles histoires qui font pleurer, salue les

morts du Salvador que l'on jette dans un volcan, dédie son dernier tube à son pote Knobelspiess et, quand il apparaît sur grand écran, héros d'une vidéo policière et naïve, c'est pour mieux taper sur ces chanteurs qui ne chantent qu'en play-back (suivez mon regard).

Bref, tout y passe : la police, les Novotel qui tuent, Bob Marley, la zone, les QHS, Pompidou, les ghettos, Boris Vian, j'en oublie bien sûr, et c'est une très complète revue de presse que ce Lavilliers nous fait chaque soir, rigolard et justicier. Pourquoi pas ? Si démagogie signifie effectivement « excitation des passions populaires en vue de s'attirer les faveurs du public », Lavilliers est démagog, mais pas plus que tous les journaux qui sont nos nourritures terrestres quotidiennes et ultra-modernes...

C'est bête, ce que je viens de dire ? Pas tant que cela puisque, avant tout, Bernard a un talent qui donne vraiment du plaisir et ses chansons d'amour (oui, on la connaît l'histoire du rocker tendre, n'est-ce pas Colombe Pringle) nous donnent vraiment envie de tout plaquer, de partir vers ces ailleurs sans labeur, où la violence est silence et où l'on n'appartient à personne. Bon, à part ça, je doute que tout essai de critique serve vraiment à quelque chose. Disons que j'aime bien Lavilliers. Bien m'en a pris : j'ai trente-deux ans et (encore) toutes mes dents.

J.M. Gravier

Palais des Sports (828-40-10).



Bernard Lavilliers : rigolard, justicier et... excellent chanteur

France-Soir. Nov.

AU PALAIS DES SPORTS

Les voyages de Bernard Lavilliers

Bernard Lavilliers est un chien fou du spectacle, une sorte d'anti-héros, d'anti-star qui aime les grands éclats musicaux, qui s'y plonge par désir de fraternité, pour s'adresser à ce qu'il y a de plus résistant et de plus fort chez les autres, pour les aider à sortir d'eux-mêmes, à se dépasser.

Lavilliers a conservé de son enfance passée dans le monde ouvrier la chaleur, le goût du vécu, le besoin de nouveaux espaces, de soleil et de liberté.

Et puisque la vie a parfois des odeurs de mort, il a rêvé d'une autre planète, loin de certaines illusions, habitudes, démissions, soumissions, certitudes. Il a commencé une errance à certains moments pathétique. Il est devenu un homme de rencontres, un voyageur qui cherche à entrer à l'intérieur d'une communauté, à se pénétrer de son âme, à connaître sa mémoire, à s'imprégner de ses couleurs, de ses odeurs, à jouer le jeu du partage avec des gens qui transpirent, souffrent et survivent grâce à la musique.

Les images et les sons restituent ses voyages, la sensualité des matières et le dialogue avec des gens fragiles et de contradiction, mais aussi l'ambiguïté du regard de celui qui se place entre le reporter et le conteur. Car Lavilliers reconstitue, recrée des histoires, mêle à tel point les éléments fictifs et réels que ceux-ci parviennent à se fondre. La chanson de-

vient alors une ivresse de mots qui se nourrit d'une musique faite de « violence et de sang, d'ignorance et de prophétique ».

Bernard Lavilliers aime l'ouvrage bien fait. Habitué du Palais des Sports, il a eu le temps de se familiariser avec le lieu et avec ses possibilités. Ainsi, le spectacle qu'il présente actuellement est remarquable par la qualité de sa mise en scène, par le beau travail effectué avec les lumières. Le jeune public qui remplit tous les soirs le vaisseau de la porte de Versailles ne s'y trompe pas et apprécie en connaisseur le déroulement du show et l'exemplarité de sa finition. Lavilliers lui-même a éliminé de son interprétation une rigidité qui, autrefois, pouvait susciter un malaise. C'est un chanteur flamboyant, à la démarche féline, qui lance des bouffées de voyage et de lyrisme, joue avec les variations de couleurs, avec les silences ponctués, avec les émotions et le non-dit. C'est un auteur-compositeur inspiré dont les dernières chansons (*Betty, Eldorado, la Malédiction du voyageur, C'est du rock'n'roll*), toujours portées par l'aventure, sont magnifiques.

CLAUDE FLÉOUTER.

★ Pour des « raisons techniques », la représentation du dimanche 15 novembre en matinée a été annulée. Les billets seront valables pour le spectacle de 20 h. 30, le même dimanche.

★ Palais des Sports, 20 h. 30.